

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France	Un an 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an 8
	Six mois 3			Six mois 4
	Trois mois 1 50			Trois mois 2

LA PUTAINERIE ÉLECTORALE N'EN FAUT PLUS !

ENJUPONNÉS PRECHANT LA REVOLTE!



PIÈGES ÉLECTORAUX

Mille dieux, les mendigoteurs de candidatures ne sont pas en retard !
La foire électorale n'est pas encore ouverte et tous sont en campagne — depuis déjà des semaines.
C'est qu'aussi, mince de corvée que préparer sa candidature ! Il n'y a pas à s'endormir sur le rôti. Il s'agit de ne pas se laisser faire le poil par les concurrents, il faut battre le pays sans fin ni cesse et faire des mamours aux uns et aux autres ; il faut amorcer habilement les pauvres couillons qui n'ont pas plus de jugeotte qu'une girouette, les amener dans ses eaux et les y tenir jusqu'au jour du vote.
Tout ça est cotonneux, cré pétard !
Certes, ça ne nécessite pas grande intelligence, mais ça exige une sacrée dépense de roublardise.

Et c'est même pour cela que le niveau intellectuel des candidats — et conséquemment des bouffe-galette — est si peu élevé. Les bougres qui ont du tempérament et la conscience de leur individualité répugnent aux bassesses et aux ragougnasses électorales. En supposant même que la vanité de parader à l'Aquarium leur chatouillerait l'épiderme, ils se tiennent coi et restent chez eux, tant les sales besognes du maquillage électoral leur soulèvent le cœur.
C'est qu'en effet, y a pas à tortiller : pour être candidat, et fonctionner comme tel, il ne faut vraiment pas être dégoûté de la merde !
Pour faire un candidat potable il faut foutre les scrupules au rancard ; il faut être hâbleur, épateur, esbrouffeur, posticheur, cajoleur, hypocrite, menteur, poseur de lapins, monteur de bateaux, marchand d'orviétan... Il faut avoir tous les cynismes, nom de dieu !
Si encore on n'avait affaire qu'au populo, bonnes couilles d'hommes, farcis de simplicité, qu'on embobine avec des phrases ronflantes, — tout en étant bougrement méprisable, le métier n'atteindrait pas le tréfonds de la putainerie.
Mais, foutre, il faut compter avec toute la racaille des courtiers électoraux.
Et c'est une engeance ! C'est des marlous aux dents longues.

Or, le voudrait-on, qu'il n'y a pas mèche de faire les dégoûtés : si on en pince pour décrocher la timballe, il est indispensable de se faire des copains de ces salauds.
Turellement, à pareille fréquentation on ne peut que se salir : si on n'était déjà malpropre on le devient !
Aussi, nom de dieu, y a pas pires immondices que les élections !
Les bons bougres qui ont vu ça de près et qui savent comment ça se maquille ne me démentiront pas.
En deux mots, y a mèche de les définir : Maquerillage et retapage !
—o—
Il n'y a d'ailleurs qu'à reluquer les tronches des candidats à et suivre leurs mic-macs, pour se guérir de la votellerie.
Sans aller chercher midi à quatorze heures il y a mèche de parquer les types dans trois catégories :
Primo, les *prometteurs*,
Deuxièmo, les *épateurs*,
Troisièmo, les *casqueurs*.
Les prometteurs sont les plus nombreux : ils pullulent, les porcs !
Leur binaise est d'une simplicité bécaisse ils pelotent le populo, se font patelins et bons apôtres, et ils promettent, promettent à tire-larigot...
Rien ne leur coûte !
« Vous voulez la lune, bonnes gens !... »

Vous l'aurez !... Si je suis élu, je vous la servirai sur un plat... »

Et si la lune ne vous suffit pas, dites le franchement, braves niguedouilles. Votre candidat n'est pas chicho : il vous promettra un chapelet d'étoiles et une demi-douzaine de comètes.

Promettre..., promettre... Ça le connaît, nom de dieu !

Quant à tenir, c'est une autre paire de manches.

Tous les candidats, quelle que soit leur étiquette, sont des prometteurs à des degrés divers.

Les plus prometteurs de la bande sont peut-être les socialos à la manque.

Ces temps-ci, ces oiseaux-là viennent de dégouter deux amorces gondolantes : le service de deux ans et des retraites pour les vieux prolos.

Autrefois quand la folie électorale ne les avait pas encore tournéboulé, les socialos gueulaient ferme après les radicaillons qui embistrouillaient le populo avec de pareilles balançoires.

Mais, depuis, leur révolutionnarisme a foiré !

Au lieu de chercher à rendre les prolos conscients, à leur farcir la caboche d'idées galbeuses, afin de préparer le terrain pour le chambardement général, ils ne guignent qu'une chose : leur coller un torchecul électoral dans la main !

Quelle cacade, nom de dieu !

Pauvres de vous, c'est triste de dégringoler si bas.

Si ça continue, vous serez les plus grands prometteurs de la boule ronde.

—o—

Les *épateurs* sont des candidats pas ordinaires : leur dada est de se singulariser, de se faire remarquer.

Il est inutile d'ajouter qu'ils ne crachent pas sur les promesses : ils en usent, kif-kif leurs copains simplement prometteurs.

Mais, c'est pas leur fort !

Ils savent taper l'œil des populations par quelque chose d'époilant.

L'un de ceux-là a imaginé de faire sa campagne électorale en automobile.

Mince de succès !

Quand il s'amène dans un village les flonflons de sa bécane foutent toutes les bonnes femmes hors des cahutes et les gosses ouvrent des mirettes plus larges que des portes charretières.

On cause de la belle voiture à mécanique et les votards sont émotionnés !

Le soir, quand les culs-terreux sont rentrés des champs, tout en bouffant leur soupe, ils s'entretiennent du candidat à l'automobile et, influencés par sa carriole, ils grommèlent :

« C'est un bon, ce tit-là !... »

N'en doutez pas, les bons bougres, le candidat à l'automobile sera élu !

—o—

Les *casqueurs* sont des candidats d'autre espèce : c'est habituellement des réacs, des maguignons d'affaire, des jean-foutre à coffre-fort, des gros patrons, des aristos.

Habités à tout acheter comptant — hommes et choses — ils font de même pour s'offrir un siège de député.

Le jean-foutre Greffulhe qui, ces jours derniers, a tant fait jacasser sur son compte, est un casqueur : ce plein-de-truffes ne trouvant pas assez gourdiflots pour l'élire les pétrousquins de Seine-et-Marne a essayé d'acheter une circonscription dans la Seine-Inférieure. Deux de ses larbins ont offert à un nommé Breton, bouffe-galette en exercice, un magot de 50.000 balles pour qu'il cède sa place.

Celui-ci, fin matois, n'a rien voulu savoir et a profité de cette offre pour se faire, à bon compte, une chique réclame électorale en débinant le truc.

Un autre candidat, bougrement casqueur, lui aussi, c'est Jaluzot : son bourg pourri

perche dans la Nièvre ; il y a installé des usines et des ateliers, afin de se faire gober des jobards. Et ce n'est pas tout ! Dans sa circonscription, au bon moment, il fait distribuer des quantités de frusques : des liquettes, des grimpants, des vestons à ses électeurs.

Avec de tels arguments, il n'y a pas mèche que ce plein-de-truffes remporte une veste !

—o—

Voilà ce qu'est le suffrage universel, Ou, pour mieux dire : le *muselage universel* !

Et quand, après tous ces maquignonnages, maquerellages et putaineries, les noms des élus sortent des tinettes électorales, les jean-foutre de la haute nous bavent :

« Le peuple a parlé ! »

Et c'est une tinette électorale qui lui sert de porte-voix ?

Quelle funisterie !

Si ce qu'on serine était exact, si les noms qui sortent des boîtes de vote étaient la *représentation* du populo, il serait frais, le peuple !

En effet, il faut que les dirigeants aient du culot pour vouloir nous faire gober que ce ramassis de charlatans, pognonistes, panamitards, fripouilles, ostrogoths et cruchons qui forme la *représentation nationale* est l'exacte image du populo.

Or même que les produits du muselage universel seraient supérieurs, que l'Aquarium serait farci de types intelligents et propres, ça ne changerait rien au fourbi : la duperie serait la même, le populo serait aussi peu représenté.

Pour une bonne raison : un populo ne se représente pas !

—o—

Il ne faut pas nous fier aux apparences : il s'agit de reluquer ce qu'il y a sous le piège électoral.

Voici : quand les crapules de la haute ont vu que le vieux truc d'oppression cynique, la mise en coupe réglée du populo par un monarque et sa clique, au nom du *droit divin*, commençait à casser, ils ont cherché une autre binaise.

Et ils en ont dégotté une de bougrement scélérate !

Il leur a suffi de faire consentir, approuver et patarapher sa mistouffe par le populo lui-même, pour qu'il n'y trouve plus à redire.

Et cet hypocrite fourbi a été baptisé le *droit populaire* !

L'alignement social est resté aussi infect : y a rien de changé, sauf les étiquettes.

Nous sommes aussi déchardés que nos pères : les pandores et les sergots sont aussi crapulars que ceux qui les assommaient, les prisons modernes font le poil à la Bastille, les percepteurs d'impôts sont toujours aussi écorcheurs... et ainsi de tout !

Seulement, tout cela est censé s'opérer grâce à notre approbation :

Si nous crevons de faim, c'est que nous le voulons bien.

Si les gouvernants nous serrent la vis, si les capitalistes nous pompent le sang, c'est que tel est « notre bon plaisir ».

Et, grâce à la masturbation élec orale, notre trouducuterie est devenue si carabiniée que, ce qu'on n'aurait pas enduré d'un monarque de droit divin, on le subit placidement de la gouvernance républicaine.

Nom de dieu, il faut vraiment que nous en ayons une couche !

—o—

J'entends d'ici des pauvres vieux, qui commencent à ouvrir les lucarnes et se laissent moins embistrouiller par les fari-boles politicardes :

« Ben oui ! qu'ils jérémient. On n'est pas plus heureux que nos grands pères. Mais le remède ?... »

Le remède ?

Il est au bout de vos bras, nom de dieu ! Pourquoi donc subissez-vous béatement

toutes les avanies qui vous tombent sur le casaquin ?

Sachez-le, aujourd'hui, comme il y a un siècle : Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux !

Et le « Levons-nous ! » est toujours de saison.

Le premier point est de refuser de signer l'acceptation de votre misère : ne soyez plus assez poireaux pour la sanctionner de votre approbation, de votre vote.

Refusez donc de nommer des députés, afin d'être ensuite, en bonne posture pour refuser de casquer les impôts, tant du sang que d'argent, et pour refuser d'engraisser capitalistes, rentiers, prêtres, juges et autres sangsues.

Plus que vous ne le croyez, tout s'enchaîne dans le mic-mac social : une première abdication enfante les autres.

Si vous commencez par cimenter l'Etat, à chaux et à sable, en le munissant de bouffe-galette qui lui sont indispensables pour la fabrication des lois, quelle puissance aurez-vous ensuite pour refuser de vous soumettre à ces lois et pour partir en guerre contre ce même Etat que votre gnerie aura créé et renforcé ?

Donc, les gas, ayez le nez creux : envoyez paître tous les candidats et refuser de voter pour quiconque.

Voter pour un réac, un opportuniste ou un socialo, c'est kif-bourriquet.

Le mieux que vous ayez à faire, c'est de vous torcher le croupion avec le bulletin de vote.

A moins que, suivant le conseil d'un renégat, l'ex-préfet de police Andrieux, vous ne préfériez les collectionner pour bourrer des fusils.

VARIATIONS GUESDISTES

Depuis deux ans qu'a paru ma brochure des *VARIATIONS GUESDISTES*, Guesde ni autres collectos n'ont pipé mot pour s'inscrire en faux.

En catimini seulement, d'oreille à oreille, les grands chefs ont seriné à leurs disciples, estomaqués par cette publication, qu'elle n'est qu'un maquillage habile de phrases pêchées à droite et à gauche et détournées de leur sens.

Si c'est exact, que ne l'a-t-on affirmé en public pour me confondre illico ?

Non, il n'y a pas truquage !

Et si Guesde et les autres se sont bornés à débiter en sourdine les *VARIATIONS GUESDISTES* c'est parce qu'il n'y avait pas mèche de faire mieux.

Mais, voici qu'à Roubaix, l'organe collecto, *l'Egalité*, apprend enfin l'existence de cette brochure : un cafard de l'endroit en a collé quelques extraits dans son torchecul et, subito, un sous-Guesde, le beau Marle, en déduit que je suis « l'allié naturel » du journaliste cafardier.

Dites-moi donc, si, chaque fois qu'à l'Aquarium la boule de Guesde embrasse dans la tinette votarde les boules de Baudry d'Asson, de Mun et Lemire, j'en concluais qu'ils sont amis comme cochons et qu'il est leur « allié naturel », vous gueuleriez à la mauvaise foi.

Et vous n'auriez pas tort !

Pourquoi donc agissez-vous pareil ?

Ceci dit, reprenons la discussion des faits : obligé de reconnaître que Guesde fut longtemps opposé à l'action électorale des travailleurs vous mettez sur le compte d'une évolution économique cette variation de tactique.

En ce qui me concerne, je ne vois pas que « l'évolution économique » dont vous parlez ait changé tant que cela la position du problème social.

Mais, passons... La question électorale est une question de *tactique* qui découle logiquement de la conception sociale qu'on se fait : tels seront les *principes*, telle sera la *tactique*.

Il s'agit donc d'éclaircir si ce que vous émettez est exact : à savoir que « la Fédération Juras-sienne, dont Guesde fut l'un des fondateurs, « n'avait (avec Karl Marx et les allemands) que

« des divergences de vues quant à l'organisation
« de l'Internationale, mais que, quant à son but
« final, partisans du comité, directeur et membres
« de la Fédération Jurassienne étaient parfaite-
« ment d'accord. »

Ce qui revient à dire que, d'après Marie, Guesde
était à l'époque en parfaite communion d'idées
avec Karl Marx et était, ce qu'il est aujourd'hui,
un socialiste autoritaire, partisan de la conquête
des pouvoirs publics.

J'affirme le contraire !

Entre nos deux affirmations, qui va pronon-
cer ?

Si vous voulez, ce sera Guesde lui-même...

Je suis l'heureux propriétaire, — on est pro-
priétaire de ce qu'on peut ! — d'un petit mani-
feste diantrement rare : c'est une Circulaire,
adressée par les délégués au Congrès de la Fé-
dération Jurassienne, tenu à Sonvillier, en no-
vembre 1871, à toutes les Fédérations de l'Inter-
nationale.

Guesde, qui fut un des secrétaires du Congrès,
signa la Circulaire, comme délégué de la section
de propagande et d'action révolutionnaire socia-
liste de Genève.

Vous admettez bien, j'espère, que Guesde
n'était pas un benêt et qu'il ne signa pas sans
savoir de quoi il retournait. Or, ce manifeste est
dirigé contre le Conseil général de l'Internatio-
nale, dont Karl Marx était la cheville ou-
vrière.

Ceci dit, lisons :

« S'il est un fait incontestable, mille fois attesté
par l'expérience, c'est l'effet corrupteur que pro-
duit l'autorité sur ceux entre les mains desquels
elle est déposée. Il est absolument impossible
qu'un homme qui a pouvoir sur ses semblables
demeure un homme moral... »

« Nous n'incriminons pas les intentions du
Conseil général. Les personnes qui le compo-
sent se trouvent les victimes d'une nécessité
fatale : elles ont voulu, de bonne foi et pour le
triomphe de leur doctrine particulière, introduire
dans l'Internationale le principe d'autorité : les
circonstances ont paru favoriser cette tendance,
et il nous paraît tout naturel que cette école, dont
l'idéal est la conquête du pouvoir politique par la
classe ouvrière, ait cru que l'Internationale, à la
suite des derniers événements, devait changer
son organisation primitive et se transformer en
une organisation hiérarchique, dirigée et gou-
vernée par un Comité. »

« Mais si nous nous expliquons ces tendances
et ces faits, nous ne nous en sentons pas moins
obligés de les combattre, au nom de cette Révo-
lution sociale que nous poursuivons et dont le
programme est : « Emancipation des travailleurs
par les travailleurs eux-mêmes », en dehors de
toute autorité directrice, cette autorité fut-elle
élue et consentie par les travailleurs. »

« Nous demandons le maintien dans l'Internatio-
nale, de ce principe de l'autonomie des sec-
tions, qui a été jusqu'à présent la base de notre
Association : nous demandons que le Conseil
général, dont les attributions ont été dénaturées,
rentre dans son rôle normal, qui est celui d'un
simple bureau de correspondance et de statistique
— et cette unité qu'on voudrait établir par la cen-
tralisation et la dictature, nous voulons la réali-
ser par la Fédération libre des groupes auto-
nomes. »

« La société future ne doit rien être autre chose
que l'universalisation de l'organisation que l'Inter-
nationale se sera donnée. Nous devons donc
avoir soin de rapprocher le plus possible cette
organisation de notre idéal. Comment voudrait-
on qu'une société égalitaire et libre sortit d'une
organisation autoritaire ? C'est impossible. L'Inter-
nationale, embryon de la future société hu-
maine, est tenue d'être, dès maintenant, l'image
fidèle de nos principes de liberté et de fédération
et de rejeter de son sein tout principe tendant à
l'autorité et à la dictature. »

Une citation si caractéristique me dispense de
tout commentaire : il est acquis, qu'en 1871,
Guesde considérait l'autorité comme d'essence
corruptrice, méprisait ceux qui l'acceptent et la
détestent, était résolument adversaire de la con-
quête du pouvoir politique... En un mot, il est
acquis qu'il était anarchiste !

À cela, beau Marie, vous me répondez que
Guesde a varié, parce que le milieu a varié...

Et moi, sans me mettre en frais, je vous ré-
pondrai — à vous et aux vôtres — ce que Guesde
répondait à Marx en 1871 :

« Vous avez voulu, pour le triomphe de votre

doctrine particulière, faire accepter au peuple le
principe d'autorité : les circonstances ont paru
favoriser les tendances de votre école, dont l'idéal
est la conquête du pouvoir politique par la classe
ouvrière... Mais, si nous nous expliquons ces
tendances et ces faits, nous ne nous en sentons pas
moins obligés de combattre, au nom de cette Révo-
lution sociale que nous poursuivons et dont le
programme est : « Emancipation des travailleurs
par les travailleurs eux-mêmes, EN DEHORS
DE TOUTE AUTORITÉ DIRECTRICE,
CETTE AUTORITÉ FUT-ELLE ÉLUE ET
CONSENTIE PAR LES TRAVAILLEURS. »

Vous voyez où nous arrivons ?

Guesde condamne Guesde !

Le Guesde révolutionnaire de 1871 ne mâche
pas ses vérités au Guesde politicien de 1898.

Que répondez-vous ?

Rien...

C'est le mieux que vous puissiez !

EMILE POUGET.

LA MISTOUFLE

JUGEURS PHÉNOMÈNES !

Un miracle — et un vrai, nom de dieu ! — vient
de s'opérer à Château-Thierry : des chats-fourrés
ont fait preuve d'humanité !

Ça, mille tonnerres, mieux que les tremble-
ments de terre, les comètes et autres fariboles
prévues dans l'Apocalypse, c'est un signe pré-
curseur de la fin du monde... capitaliste.

Il faut vraiment que la société actuelle soit
dégueulasse, pour que des enjuponnés — qui en
sont la clé de voûte ! — se mêlent de la condam-
ner.

Et les juges de Château-Thierry n'y ont pas
été avec le dos de la cuillère : ils ont proclamé
que tout le monde doit bouffer à sa faim et que
ceux qui n'ont pas le nécessaire peuvent s'ap-
provisionner là où il y a de l'abondance...

Ce ne sont pas choses nouvelles ! Il y a belle
lurette que les gas qui ont deux liards de ju-
geotte dans le citron savent que tout homme a
droit de s'emplier le ventre — sans que nul puisse
y mettre opposition.

Manger..., démanger..., sont des besoins na-
turels et c'est aussi criminel de s'opposer à l'un
qu'à l'autre !

On sait ça !

Mais, que cela même soit affirmé par des en-
juponnés, — voilà qui est nouveau !

—o—

Donc, l'autre jour, on amenait au comptoir
correctionnel de Château-Thierry une pauvre
bougresse qui, étant sans turbin et ayant sa
vieille mère, plus une gosse de deux ans à nour-
rir, avait choppé un pain chez un boulanger —
un salaud qui avait porté plainte !

Après un bon moment de ruminade, les trois
juges du comptoir ont acquitté la voleuse !

Puis, pour bien prouver qu'ils savaient la por-
tée de leur verdict, ils ont accouché d'un flam-
beau — des « attendu » — où ils disent son fait à
la garce de société bourgeoise.

J'en cite quelques tranches aux copains :

Attendu qu'au moment où la prévenue a pris un
pain chez le boulanger P..., qu'elle n'avait pas
d'argent et que les denrées qu'elle avait reçues
étaient épuisées depuis trente-six heures ;

Que, ni elle, ni sa mère, n'avaient mangé pen-
dant ce laps de temps, laissant pour l'enfant les
quelques gouttes de lait qui étaient dans la mai-
son ;

Qu'il est regrettable que, dans une société bien
organisée, un des membres de cette société, sur-
tout une mère de famille, puisse manquer de pain
autrement que par sa faute ;

Que, lorsqu'une pareille situation se présente et
qu'elle est, comme pour la fille M..., très nette-
ment établie, le juge peut et doit interpréter
humainement les inflexibles prescriptions de la
loi... ;

Qu'un acte ordinairement répréhensible perd
beaucoup de son caractère frauduleux, lorsque
celui qui le commet n'agit que poussé par l'impé-
rieux besoin de se procurer un aliment de pre-
mière nécessité, sans lequel la nature se refuse à
mettre en œuvre notre constitution physique ;

Que l'intention frauduleuse est encore bien
plus atténuée lorsqu'aux tortures aiguës de la
faim, vient se joindre, comme dans l'espèce, le

désir si naturel, chez une mère, de les voir au
jeune enfant dont elle a la charge... ;

Par ces motifs, renvoie la fille M... des fins de
poursuites, sans dépens.

Voir des juges acquitter une voleuse... en pro-
clamant qu'elle a bougrement bien fait de voler,
et que la société est seule coupable, puisque c'est
elle qui l'a acculée à cette extrémité... ce n'est
pas ordinaire, nom de dieu !

Et, je le répète, c'est un sale coup pour la so-
ciété bourgeoise.

.....

CHAPELET DE SUICIDES

Savez-vous, les camaros, que le jugement de
Château-Thierry peut avoir une salutaire in-
fluence ?

Tous les jours, des malheureux se détruisent
par misère ou se laissent crever de faim... Et,
avant d'en venir là, ils n'ont pas osé, kif-kif la
voleuse de Château-Thierry, s'approprier un pain
chez un boulanger.

Et ça, par trac de la prison !

Or, pour s'éviter le bloc, des pauvres gribouilles
ont piqué une tête dans une prison où on moisit
à perpète : la tombe.

Rien que ces jours derniers, j'ai relevé dans
les quotidiens un chapelet de ces victimes de la
misère, qui la subissent sans rechigner !

Rue Réaumur, c'est un jeune gas de 20 ans, un
ciseleur sans turbin, Antoine Feureux, qu'on a
relevé inanimé, aux trois quarts mort de faim et
de froid ;

À Bagolet, deux refailleurs de comète qui s'étaient
réfugiés dans les carrières ont été trouvés
asphyxiés par les émanations des gaz des fours
à plâtre ;

À Bobigny, sous le hangar d'un maraicher on
a dégotté un vieux mendigot, mort de froid et de
faim ;

À Neuilly-Plaisance, un miséreux s'amenait à
à la mairie, implorant des secours. À peine avait-
il prononcé quelques paroles qu'il s'affalait...
mort !

Rue des Amandiers, dans un garnot, on a dé-
gotté une pauvre mère qui, n'ayant pas osé
avouer sa misère, était aux trois quarts morte de
faim, et avec elle, un loupot de quelques mois
n'ayant plus que le souffle.

—o—

Que de victimes, nom de dieu !

Et tout ça, rien qu'à Paris et aux environs...
Encore, la liste est bougrement loin d'être com-
plète !

Or, si — soit avant de se suicider, soit avant
de se laisser défailir, — les mistouffiers que je
viens d'énumérer s'étaient rincés l'œil du juge-
ment de Château-Thierry,

Peut-être en auraient-ils été influencés ?

Peut-être auraient-ils compris qu'il est plus
criminel de se laisser mourir de faim ou de se
tuer, que de s'efforcer de vivre... n'importe com-
ment !

Et alors, au lieu de sortir de la vie, silencieux,
sans troubler la digestion des pleins-de-truffes,

Peut-être, ils auraient foutu les pieds dans le
plat... Et tout le monde s'en serait richement
trouvé, car si la misère se perpétue, c'est unique-
ment parce qu'on la subit sans groumer.

Voilà ce dont on ne se rend pas assez compte :
la persistance de la mistouffle est faite de l'ava-
chissement des miséreux qui acceptent leur
triste sort sans rechigner.

Et c'est pourquoi le jugement de Château-
Thierry est bath aux pommes : il montre aux
plus tafeurs la voie libératrice et leur dit carré-
ment que, quand on a faim..., il faut bouffer !

L'AD-MI-NIS-TRA-TIO-MA-NIE !

Si vous connaissez rien de plus loufoquement
bête que « l'Administration » prévenez-moi les
copains.

Et foutez, ce n'est pas telle ou telle administra-
tion que je guigne,

C'est toutes, nom de dieu !

Il n'y a pas à classer les diverses administra-
tions et à dire : celle-ci est bête, celle-là plus
que bête et l'autre l'est dix fois plus !

Non ! toutes se valent : toutes sont bêtes à l'ex-
trême.

C'est d'ailleurs leur seule raison d'être : les
administrations n'ont été créées et mises au
monde par les dirigeants que pour compliquer la
vie et enchevêtrer le populo dans tellement de
formalités qu'il soit pour ainsi dire noyé sous un

déluge de paperasses, — au point qu'il ne sache plus comment s'en dépêtrer.
Seulement, si toutes les administrations se valent en pantoufflerie y en a qui, grâce au rôle qu'elles jouent, joignent la crapulerie à la trufferie.

De ce nombre sont les administrations d'assistance publique.

Elles peuvent même se vanter de faire concurrence à Deibler et d'assassiner davantage de malheureux qu'il ne guillotine de condamnés.

Pour preuve de ce que j'avance, reluquez le calvaire d'un pauvre prolo, originaire de Charix, dans le canton de Nantua (Ain) qui, ces jours derniers, bûchait à Oyonnax :

Primo : Il attrape la variole noire et le médecin le dirige sur Nantua.

Deuxième : A l'hôpital de Nantua on refuse de recevoir le malheureux, parce qu'il n'y a pas de salle d'isolement, et on l'expédie à Charix.

Troisième : A Charix, pas d'hôpital ! Le maire télégraphie à celui de Bourg et, sans la moindre précaution on colle le varioleux dans un wagon.

Quatrième : A la gare de Bourg, pas une voiture ne veut trimballer le malade ; un bon bougre de commissionnaire se dévoue, l'entortille dans une couverture, le colle sur sa brouette et... en route pour l'hospice !

Cinquième : A l'hôpital, les papiers du malade ne sont pas en règle — quoique sa maladie le soit bougrement !... On le refuse !

Sixième : Le commissionnaire transbahute son colis à travers la ville, il va à la mairie : « Ça ne nous regarde pas, allez à la préfecture... »

Septième : A la préfecture, visage de bois ! Les gratte-papiers ne radinent qu'à deux heures — et il est une heure ! Quant au préfet, il est en vadrouille. On va pêcher le secrétaire général qui autorise, illico, l'admission du varioleux à l'hôpital.

Enfin, *huitième* : le commissionnaire ramène son colis à l'hôpital et le pauvre bougre est fichu dans un plumard..., juste à temps pour tourner de l'œil !

—o—

Comment appelez-vous ça, ies bons bougres ?

Pour ce qui est de bibi, je ne vois pas d'autre qualificatif :

C'est un assassinat !

Et ce n'est pas l'unique crime que les administrations aient sur la conscience.

Et ce ne sera malheureusement pas le dernier !



C'est pas qu'à la cambrousse que cette salope-rie d'impôts fout à ressaut les bons bougres : c'est partout !

Chez nous ils n'ont fait que doubler, depuis que nous avons sur le râble notre cochonne de république, tandis qu'en sens inverse dégringolait des deux tiers, la valeur des immeubles.

A la ville, c'est kif-kif bourriquot ! Les petits boutiquiers en ont une dose qui n'est pas piquée des vers : patentes, octrois, droits de ci, droits de là, impôts directs et indirects..., leur font ployer l'échine, n'embellissant pas leur situation.

Les types sont loin d'être à la noce — car en plus du fisc qui les plume avec tant d'entrain, deux autres goules aussi voraces, le proprio de la tourne d'abord, et ensuite le marchand en gros qui les achalande, leur pompent avec avidité le sang et la vie.

Par dessus le marché, ils ont à faire avec une concurrence des cinq cents diables : la concurrence des capitalos, la concurrence des prolos, la concurrence des mistouffliers.

C'est tel que je le dégoise, bon dieu, les grandes cavernes du négoce : les grands bazars où il y a de tout, les Louvre, les Printemps, les Samaritaine, les Potin, bougrement mieux armés qu'eux, vendent tant et plus, sur place et au large. Et, comme au débit est le profit, y a pas à tortiller, les boutiquiers sont foutus sur la paille.

Des prolos se sont groupés, pour éliminer les intermédiaires, ont monté une coopérative où ils ont quantité de bricoles, frusques et boustifaille, quasiment au prix de revient ; sale coup pour la fanfare du petit négoce !

Au gros richard et à l'ouvrier, s'ajoute le purrotin qui, pourchassé par la flicaille, vend au

panier, à la charette, avec des frais minimes en ne gagnant que juste la becquée des loupôts.

De tous ces concurrents, le boutiquier est le plus chargé. En outre, ayant une clientèle sédentaire, il court le plus les risques et les aléas du credo.

Aussi renaude-t-il, nom de dieu ! Et il n'a pas tort.

Il n'a pas tort de gueuler ferme après l'impôt et après la gouvernance, mais il serait rien tourte s'il se laissait monter le bobècheon par les manigances de certains jean-foutre.

Je veux parler des mecs de l'Aquarium qui, par un projet de patente sur les grands magasins tentent dembobiner les petits boutiquiers et d'agüicher leurs voix.

Le réac Georges Berry a attaché le grelot, et toute la racaille socialarde et radigaleuse des bouffe-galette parisiens a emboité le pas comme un seul homme.

Quel cataplasme sur une guibolle de bois, que cette surélévation des patentes des grands bazars.

Pour leur prouver qu'il s'en foutait autant que de pisser sans chandelle, le gros matador du Printemps, Jaluzot, a demandé un dégrèvement de je ne sais combien de millions sur les petits boutiquiers payant moins de trois cents francs de loyer.

Ça a été accordé, foutre, de même que l'augmentation sur les grands bazars.

Il sait bien, Jaluzot, que les millions palpés par l'Etat seront rattrapés en un rien de temps.

N'y aurait-il que l'innovation des colis de 10 kilos que cela seul compenserait la patente qu'on va coller sur les grands magasins ; ils feront au moins deux fois plus d'affaires qu'avant avec la province.

Et ce couillon de l'abérot qui, du coup, trouvait que la Chambre devenait socialote. Ce partisan de la mise au rancard du marchandage qui défend les façonniers contre la patente...

Cette séance de l'Aquarium est un bon billet de la Châtre, pour les prolos de la boutique. Ça leur fait une belle jambe, viédaze.

Ah, combien étaient-ils mieux inspirés, vers février 1894, alors que, dans une réunion tenue à Paris, ils mettaient sur le tapis la grève des impôts.

C'était leur fusion avec les prolos de l'atelier, une solution autrement galbeuse que de gueuler après les coopératives et les marchandes de quatre saisons.

D'autant plus qu'ils faisaient chorus avec les paysans du Midi, faisant du raffut pour la mévente des vins, menaçant la gouvernance de *laisser en souffrance la note du percepteur*.

L'année 1893 avait été une année extraordinaire pour le piccolo. Dans l'immense vignoble du littoral méditerranéen, la quantité était si abondante, qu'il n'y avait pas mèche de vendre, même à des prix dérisoires.

A cinq francs l'hectolitre, — un sou le litre ! — le picton du Narbonnais ne trouvait pas preneur.

Voyez d'ici le tableau : des pétrosquins crevant de famine au mitan des futailles pleines. Mais les gas se trémoussaient, le vent de la rebiffe soufflait par chez eux encore pire que le mistral.

Dans tous les patelins s'organisait la rouspétance. Cette chouette binaise, la *grève des contribuables*, se popularisait et prenait corps. A Perpignan, Béziers, Montpellier, Nîmes, Narbonne, des bandes de pétrosquins s'amenant à pleines carrioles processionnaient dans les rues, organisant en plein air des meetings monstres.

C'était réconfortant, de voir ce remue-ménage, on sentait bien capet de dious, que ces fistons ne se gargarisaient pas d'un mélange de fuschine, de campêche et de sang de bœuf.

L'agitation faisait tache d'huile, gagnait jusqu'aux birbes de la Chambre de Commerce de Perpignan qui se fendaient d'une postiche en faveur de la grève des impôts ; ailleurs, le maire d'un petit patelin faisait, à son de trompe, prier ses administrés de ne pas casquer.

—o—

Le moment était donc bien choisi, pour les boutiquiers parisiens de concrétiser la pensée qu'ils ne firent qu'effleurer.

Mais voilà ! Ils eurent la même déveine que tant d'autres grévistes : ils virent s'amener dans leur réunion les trous du cul du socialisme à la manque.

Et, comme aux grévistes ouvriers, les birbes prêchèrent aux marchands la patience à tire la rigot, le calme et aussi le torcheculatif bulletin de vote.

Mais, surtout, pas de solution révolutionnaire, pas de cette grève des impôts que seuls, ces sacrés anarchos peuvent préconiser.

Ainsi jaspinèrent Viviani et le petit Goblet, — cet ancien ministre qui fit charger les tisseurs de

velours d'Amiens, cet ancien procureur impérial qui voisine aujourd'hui avec Jules Guesde.

Le malheur c'est que les bougres se laissèrent emberlificoter par ces chameaux et abandonnèrent leur chique intention.

Depuis on leur a tenu le bec dans l'eau, et aujourd'hui sous couleur de les défendre, de leur faire risette, on impose les grands magasins.

Je l'ai déjà dit, mille tonnerres, c'est un caudère sur une jambe de bois !

Le boutiquier continuera à se faire des cheveux, à tirer le diable par la queue, à être bien embarrassé à l'échéance des traites, à s'ache-miner vers la faillite.

Qu'il comprenne donc, mille bombes, ce que son instinct lui faisait pressentir avant l'intervention émolliente de Viviani et de Goblet ; qu'il comprenne qu'il ne peut que se joindre au prolo, pour lutter d'arrache-pied contre le capital et contre l'Etat.

Qu'il donne corps à la riche idée qu'il avait émise la *grève des impôts* et qu'avec le prolétariat militant, il y joigne la *grève électorale*.

Oui, foutre de foutre, dire « zut » aux quémandeurs de suffrages qui nous détournent d'agir par nous-mêmes, pour nous jeter dans les ragougnasses électorales, est le commencement de la sagesse.

La grève électorale et la grève des contribuables se tiennent et se complètent.

Il est logique, une fois qu'on a balancé les prétendus représentants, de les mettre à la diète.

Pour sûr que, ne voyant pas tomber les picail-lons, touchant leurs appointements au bout d'une fourche, toute la clique des parasites s'empres-sera de démissionner.

« Pas d'argent ! pas de suisses ! » qu'ils di-ront.

Faute d'électeurs et de contribuables, ces deux classes de gogos, la gouvernance sera dans le lac et, comme on aura foutu une pichenette aux richards, la situation sera bougrement éclaircie.

Ensuite, ça ira comme sur des roulettes : les groupes de prolos prendront possession des usines, des mines, des voies de transport et de communication pendant que les bons fieux des campluches reprendront la belle et bonne terre accaparée par les grands voleurs.

Et, comme les produits de toute espèce s'en-tasseront dans des grands bazars, les boutiquiers d'aujourd'hui, aussi les calicots actuels, en feront la distribution, — ce qui leur sera aussi facile que de métrer les étoffes ou de peser du sucre ou de la chandelle.

Pas d'emmerdements à propos de traites, en ce bienheureux temps ! Pas de crainte de la faillite, ni de souci de la concurrence.

La concurrence ? Elle sera bel et bien rem-placée par l'harmonie.

Et, crédieu, on n'aura pas perdu au change !

LE PÈRE BARBASSOU.



AUX CHANTIERS DE LA SEYNE

Comme je l'ai expliqué la semaine dernière, la grève des monteurs et chaudronniers en fer étant le pivot de l'industrie des Forges et Chantiers, leur cessation de travail va amener le chômage dans tous les autres ateliers.

Que fera la Compagnie ? Canera-t-elle ? D'aucuns lui prêtent l'intention de donner à tous ses ouvriers leur billet de sortie et de boucler les portes du bagne.

En attendant cette vacherie, une cinquantaine de prolos de l'atelier des poinçons viennent d'être mis en balade, faute de turbin.

Ce qu'il y a de triste, c'est que les grévistes n'ont rien appris, ni rien oublié !...

Les pauvres niguedouilles ont opéré comme toujours : ils ont poussé une visite aux autorités municipales, ils ont réclamé l'arbitrage, etc....

Les journaux leur passent de la pommade, vantant leur calme et bavant que charpentiers et chaudronniers font preuve d'une abnégation sans égale.

Et ces pauvres couillons de grévistes ne voient pas qu'on se fiche de leur fiolo ! Ils ne se font pas trop de mousse, leurs salaires étant assurés par les prolos qui turbinent... Mais, crédieu, ils devraient pourtant savoir que la grève des bras croisés n'a jamais réussi qu'à réduire à la famine les bons bougres qui en ont usé.

Le juge de paix a fait risette à leurs délégués, le maire a déclaré qu'il était avec les grévistes, le sous-préfet leur a fait des mamours et les commerçants vont emmancher des fêtes à leur bénéfice.

Et puis après ? C'est-y ces balivernes-là qui vont faire caner les exploités ?

Pauvres couillons, vous avez bougrement tort de vous fier aux promesses des grosses légumes !

Ou diantre avez-vous vu qu'on fasser caner les capitalos en leur chatouillant le blair avec des plumes de paon ?

PAUVRES BATTEUSES D'OR !

Chouette métier, hein ?

Batteuse d'or... mince de luxe !

Hélas, c'est le cas de le rengainer : tout ce qui brille n'est pas or ! Les ouvrières qui le tripa-touillent ce maudit métal n'en sont pas plus rupines, au contraire !

Dans le bague Vieville, rue Saint-Maur, les batteuses d'or ne gagnent pas épais.

En outre, les pauvres bougresses sont sous la coupe d'un singe bougrement charognard.

C'est au point que, à bout de patience, elles viennent de se fiche en grève : leur salaud d'exploiteur avait saqué deux copines à la roue qui propageaient en faveur du syndicat.

Les bonnes bougresses n'ont pu digérer une telle crapulerie : avec un ensemble que les hommes n'imitent pas toujours elles ont plaqué le boulot à une quarantaine, — toute la boîte !

Vont-elles réussir à museler leur fripouillard exploiteur ?

Je le souhaite, nom de dieu !

Mais j'ai bien peur qu'il n'en soit rien, — et ça faute de jugeotte : les pauvres ne doivent pas savoir que le cuir de capitalo se bat aussi convenablement que l'or...

Et dam, quand on ignore ça, on n'est guère sûr pour l'émancipation !

PETIOTES JOIES

Correspondance d'un bourgeois

X. Y. Z. — Non, ce n'est pas à Londres que Rochefort va être envoyé comme ambassadeur, c'est à Rome !

UNE DÉSPÉRÉE. — L'étudiant dont vous me parlez vous a « lâché » lorsqu'il vous a su enceinte ?... Mais, c'est tout naturel ! Ça arrive tous les jours, ma brave fille !... Eussiez-vous préféré que, pour vos beaux yeux, il se brouillât avec sa famille, qu'il compromit son avenir ?

Quant à ce qui est de votre projet d'abandonner l'enfant, n'y songez pas... Pincée, ce serait peut-être le père de votre amant (un honorable magistrat, m'avez-vous dit...) qui serait chargé de vous punir ! Et cela causerait encore des ennuis à son fils... Allons, croyez-en un brave homme : résignez-vous !

ECEPÈS DE... — Vous me demandez s'il est permis d'apporter une chaise et de s'asseoir devant les murs pour lire les discours de la Chambre ?... Demandez au commissaire !...

Quant à votre projet d'éclairage des affiches officielles, il me paraît excellent... Prenez un brevet !

UN BRACONNIER. — Vous trouvez monotone que depuis si longtemps on garde les chasses et, pour varier, vous voudriez qu'on en vienne à chasser les gardes... C'est les « chasser » de leurs places que vous voulez dire, hein ?... Eh bien, même ça, me déplairait ; je suis d'un avis contraire au vôtre ; je trouve qu'il n'y a pas assez de gardes, pas assez de policiers, pas assez de gendarmes.

Le Malfaiteur de semaine :
GEORGES-GEORGES.

A Coups de tranchet

Toujours la liberté ! — Ah, foutre, avec la clique à Puybaraud, la liberté de la presse ne va pas loin !

L'autre jour encore, la pestaille a perquisitionné

et saisi à la LIBRAIRIE SOCIOLOGIQUE quelques exemplaires d'un manifeste aux conscrits.

De la, les bourriques sont allés chez l'imprimeur et ont, à nouveau, ratiboisé ce qu'ils ont pu trouver de ce petit flambeau.

Et dire que ces malpropretés là s'accomplissent, sans qu'on y retrouve à redire, à la veille du vingtième siècle, et sous un régime qui se prétend républicain.

Si cette histoire vous emmielle... nous allons la recommencer !

C'est la « scie » à la mode, à la Préfecture de police.

Voici encore qu'on nous canule avec le vieux Polonais... vous savez ? l'introuvable type qui, l'an dernier, posait des pétards à un sou, chaque fois que le Tanneur National baladait son cuir.

Un mariolo a voulu coller les pétards sur le dos d'Etiévant.

On a tellement seriné que le fameux pétardier était un roussin que Puybaraud qui cherche un bouc émissaire depuis belle lurette, a été enchanté de pouvoir fiche ça sur le râble d'Etiévant... Il n'a pas cherché plus loin et, illico, il a fait annoncer une chîée d'arrestations.

« Tous les complices allaient être entoilés. »

Mais, va te faire foutre ! Un pointilleux a fait observer à Puybaraud que, à l'époque des pétards, Etiévant moisissait à la prison de Poissy. Mince de veste pour Puybaraud !

A LA CLOCHE DE BOIS

par JULES JOUY

Air du Chant du Départ

LES HOMMES :

Nos femmes, en chantant, nous ouvrent la fenêtre.

Tous nos complices sont en bas.

Amis dépêchons-nous ! Bientôt le jour va naître !

Vite ! Envoyons les matelas !

Puis, nous descendrons la commode,

Doucement, sans la laisser choir ;

Cela nous sera très commode :

Comme dans un four il fait noir.

Devant les portiers tenons ferme,

Dussions-nous leur tanner le cuir !

Un Français qui doit plus d'un terme, (bis).

Nuitamment, doit savoir s'enfuir ! (bis).

LES GOSSÉS :

Suivons, de nos aînés, les conseils de vaillance :

Sans bruit, sortons de nos berceaux.

Remplissons jusqu'aux bords les vases de faïence ;

Faisons pipi dans les vieux seaux.

Semons, tout partout, dans la chambre,

Les éléments du choléra ;

Et ça ne sentira pas l'ambre

Quand le concierge y rentrera !

Devant les portiers, etc., etc.

LES VIEILLARDS :

Ecoutez, des aïeux, l'avis plein de prudence :

Que vos pieds, armés de chausses,

Sur l'escalier criard se posent en cadence,

Et, muets comme des poissons,

Descendez dans la nuit obscure.

Si Pipelet, sombre, a guetté,

Ne lui tapez sur la figure

Qu'à la dernière extrémité !

Devant les portiers, etc., etc.

LES FEMMES :

Emballons prestement notre petit ménage ;

Vidons bien tout l'appartement !

A la cloche de bois lorsque l'on déménage,

On n'a pas de ménagement.

Enlecons jusqu'aux vieilles chaises,

Au nez des huissiers détrousseurs

Et ne laissons que les punaises,

Pour embêter nos successeurs !

Devant les portiers, etc., etc.

EN BANLIEUE

Saint-Denis. — Si, vers les onze heures du matin, vous passiez rue des Poissonniers, vous assisteriez à un spectacle épouvantable.

Quand le coup de cloche annonce la libération des forçats, vous verriez sortir du bague de la Compagnie des matières colorantes, une foule de pauvres bougres à faces effrayantes, les cheveux et les mains peinturlurés de vert, de jaune, de violet, etc.

Et foutre, si la teinture n'atteignait que la peau, y aurait que demi-mal. Mais le plus terrible est qu'elle ronge intérieurement leur carcasse : aussi, dans cette turne, nul ne fait de vieux os, grâce à l'intoxication journalière dont sont victimes ces malheureux exploités.

« Mais, allez-vous dire, ils sont bien carmés, pour un pareil turbin ? »

Ah ouat ! C'est pour 3 fr. 25 ou 4 fr. 50 que les pauvres gas attrapent la crève ; tandis qu'un tas d'aztèques, chimistes, contre-coups et gratte-papiers palpent la forte somme à se peler le cul sur une chaise, en se roulant les pouces du matin au soir.

Ce sale bague fut fondé, il y a trente ans, par le jean-foutre Poirier qui s'amena en sabots de son tonnerre de dieu de patelin. Le mufle ne turbina guère de ses dix doigts : il fit travailler les autres !

Et, tandis qu'il amassait des foulitudes de picillons et prenait du ventre, ses nègres qu'il grugeait dans les grands prix se desséchaient à vue d'œil.

Comment en serait-il autrement ?

Tout ce qui entre dans la panse des galeux n'est-il pas barboté dans le plat des turbineurs !

Ne se contentant pas d'être grippe-sous, l'animal a été un exploiteur mariolo : afin de mieux museler ses esclaves et d'en faire de bons chiens couchants, il s'est bombardé philanthrope et les a embistrouillés avec des caisses de secours mutuels.

Quoique ces garces de caisse ne soient, en réalité, alimentées que par le beau pognon rousti aux prolos, cet attrape-nigauds lui a réussi : il est bien rare que, dans ce bague à teinture, il y ait des rouspéteurs.

Ce qui ne veut pas dire que les prolos soient contents de leur sort, foutre non ! Mais la grande mistoufle qu'ils endurent et le poison qu'ils avalent dans leur existence — courte, il est vrai ! — a tué en eux toute pensée de rebiffe.

Mais patience ! Viendra un jour où ils se remueront et s'ils n'ont pas le nerf de vouloir vivre libres, peut-être songeront-ils à crever d'une manière utile.



Patrons chrétiens

Amiens. — Les prolos qui turbinent dans les teintures de velours ne sont vraiment pas à la noce, nom de dieu ! Il y a une crise épouvantable et, au lieu de toucher de 15 à 20 francs par semaine, les malheureux palpent de 5 à 10 francs.

C'est la famine !

Il paraît qu'il y a surproduction...

Comment, surproduction ? Et il y a des purtins qui se baladent cul-nu !... Cochonne de surproduction.

En tous les cas, si l'alignement social était chouette, à supposer qu'il y ait surproduction dans les velours, ce serait une raison pour que les teinturiers se la coulent douce, — mais non pour qu'ils pâtissent de la faim.

Mais, nous ne le savons que trop : l'alignement social est tout ce qu'il y a de plus abominable.

Aussi, voici le comble : les singes profitent de la crise pour réduire encore les salaires.

Un jean-foutre, Lavallard, qui arriva à Amiens kif-kif un escargot, sans rien autre que sa coquille, — ce qui ne l'a pas empêché d'empiler des millions, — a rogné ses prolos de quarante sous... « Pour ne pas aller crever lui-même à l'hôpital... » a-t-il eu le cynisme de dire.

Cette rosse est un bon crétin !

Bon crétin aussi une autre charogne, le Guénin (Gaston pour les dames) qui diminue ses nègres de 2 à 4 francs. Il saque les vieux, parce qu'ils ne produisent pas assez et, pour les consolider, il leur bave que, maintenant, leur place est dans les asiles. Ce chameau est un ancien homme de peine, feignasse comme une couleuvre, et qui n'est au sac que grâce à un héritage.

L'exemple donné par ces deux mufles sera-t-il suivi par les autres singes ?
C'est probable ! A moins que les bons bougres ne se laissent pas faire !

Ces bons socios ?

Limoges. — Avez-vous jamais essayé de rous-tir un os à un cabot ?
Il groume, hein !...

C'est à peu près ce qui arrive à Limoges : le candidat collecto, Treich, ayant eu vent que les copains vont se grouiller pour expliquer au populo que voter se est une duperie, que ce sale fourbi n'avance à rien et qu'il vaut mieux tirer des plans pour que la Sociale s'amène dar-dar, a le trac que ça lui enlève des voix.

Il ronchonne kif-kif les cabots, — avec cette différence qu'il ne tient son os... qu'en perspective.

Dans le caneton de la *Fédération des Syndicats*, où on devrait s'occuper de faire la guerre aux patrons et discuter les moyens d'opérer l'expropriation capitaliste, et où, malheureusement, on y politicaille bougrement trop, un baveux part en guerre contre les copains.

Au fait, c'est son droit : il ne pense pas comme eux, — il a parfaitement raison de le dire.

Par exemple, le truc qu'il emploie est mal-propre : en bon guesdiste, le type sort illico l'épithète de « mouchard »... Il a été à bonne école et sait qu'il en restera toujours quelque chose !

Ce sont là d'infects procédés. Mais il n'y a pas à s'en émouvoir : c'est la monnaie habituelle des guesdistes. Dès qu'un bon fieu contrecarre l'ambition d'un de ces pierrots — c'est un mouchard !

Ces mirmidons-là se croient donc de grands personnages ? N'est-il donc pas permis de discuter leurs théories et leur tactique sous peine de sacrilège ?

Faudrait voir !
Quant à l'apprenti bouffe-galette, le candidat Treich, m'est avis que — au risque d'en attraper la jaunisse — il lui faudra, tout comme ses copains en candidature, réacs ou opportunistes, subir la critique des fistons qui ont soupé de la politique.

Toujours les lois scélérates !

Roubaix. — Les marchands d'injustice n'ont pas encore fini de cramponner les copains de la Mecque du Guesdisme.

Veulent-ils prouver que, dans la « Ville Sainte » les anarchos n'y sont pas plus à l'abri qu'ailleurs ?

Il y a belle lurette qu'on le sait !
La police, — qui est pourtant, en partie, sous la coupe de la municipalité, — est aussi garce à Roubaix qu'ailleurs.

Depuis plusieurs semaines, surtout, la rage de la ficaille et des chats-fourrés est à l'état aigu : furieux de ce que le copain Philippe leur a glissé entre les griffes, ils ne savent par quelle vacherie prendre leur revanche.

Voici encore qu'un autre bon fieu, Sauvage, vient d'être entoilé, — toujours à propos de la *Cravache*.

C'est-à-dire, sans motif réel !
Les mufles s'imaginent-ils fiche la trouille aux gas à la redresse et les faire rentrer dans leur coquille ?

Ils peuvent se fouiller !
Bien loin d'être des émollients, leurs scélératesses sont des excitants.

Assommades capitalistes

Montceau-les-Mines. — Encore un sacré patelin, nom de dieu, et où les exploiters de la mine — de la rude fripouille eafarde — font la pluie et le beau temps.

Ces bandits-là se foutent des autorités républicaines, autant que bibi d'une décoration.

Comme les larbins de la gouvernance sont à leurs ordres, ça va !

D'ailleurs, comme cette engeance — gratte-papiers, pandores, roussins, etc. — sait que les maîtres de la mine sont plus puissants que les

timoniers de l'Etat, ils se rangent gentiment du côté du manche.

Si, par extraordinaire, deux ordres contradictoires étaient donnés à un de ces types, l'un par l'Etat qui le paie, l'autre par les matadors de la mine, le type ne barguignerait pas : il exécuterait l'ordre de la mine !

Aussi, il ne fait bougrement pas bon vivre, dans ce cochon de pays, quand on n'est ni un lèche-cul, ni un patineur.

Le vendeur du *PÈRE PEINARD* en sait quelque chose : il a déjà été attaqué deux fois dans la nuit — et deux fois a manqué être assommé.

La première de ces attaques nocturnes remonte à quelques années, la seconde est de l'autre semaine :

Vendredi dernier, le bon fieu finissait sa tournée quand, quatre fripouilles qui s'étaient postés dans un coin lui sautent sur le râble, le terrassent et se tirent après l'avoir salement attigé.

Ah, mille tonnerres, si — au lieu du bon bougre — c'eût été un matador de la mine à qui on aurait collé une pichenette,

Ça en aurait fait du potin !
Mais un prolo?... C'est toujours taillable, corvéable et assommable à merci.
N'est-ce pas, honnêtes capitalos ?



Espagne. — L'agitation en faveur de la révision de l'abominable procès de Montjuich prend de plus en plus d'extension.

À Madrid il y a déjà eu plusieurs réunions à ce propos et une grande manifestation s'emmanche qui aura lieu un de ces jours.

La reine et ses bourriques ministérielles pourront reluquer le spectacle et se convaincre ainsi que, ce coup-ci, l'Inquisition n'en réchappera pas !

Ce n'est pas tout : ces jours derniers, à Saragosse, riche manifestation à travers la ville, — toujours en faveur de la révision du procès de Montjuich. Des milliers de bons bougres y ont pris part, et aussi une foultitude de bonnes bougresses.

Voilà qui est un chouette signe, cré pétard !
Quand les femmes fichent leur grain de sel quel que part, ça promet...

En outre, la mistouffe ne baisse pas !
L'autre jour, à Pobladura-del-Valle, encore à propos de la cherté du blé, il y a eu un rude grabuge ; les pandores ont voulu disperser les rouspéteurs et il en est résulté un tamponnage tellement sérieux, que deux prolos et trois gendarmes ont été blessés.

Italie. — Là-bas, la situation est encore plus orageuse qu'en Espagne.

Un peu partout la rouspétance mijote, — et voici que le grabuge gagne Rome : la capitale !

En Sicile, les émeutes sont continuelles ; l'autre jour, à Castelbuono, une manifestation a eu lieu, — toujours aux mêmes cris lamentables : « Du travail ! Du pain ! »

Les pauvres bougres ont aiguillé sur la Volière Municipale qu'ils ont essayé de chambarder et — bonnes têtes — ils se sont laissés emberlificoter par les grosses légumes qui leur ont promis des alouettes rôties.

Ce qu'on leur donnera peut-être... c'est du plomb,

Quant au reste, la peau !
À Borgetto, toujours en Sicile, autre manifestation, — calmée par les baïonnettes des troubades !

Mais, c'est à Rome que, l'autre soir, il y a eu un sacré bacchanal, à l'occasion de la fête du roi. Toute la crapule aristocratique était en bombe, il y avait gueuletons à chier partout, revue de troubades et étalage de la triperie des catins de la haute.

Et tout ça, au milieu d'un populo qui claque du bec !

On avait bien annoncé que, pour foutre de la poudre aux yeux des niguedouilles, une distribution de bricheton aurait lieu, en un endroit fixé.

C'était un lapin ! Tandis que plusieurs milliers de malheureux faisaient le pied de grue, des heures et des heures, à l'endroit désigné, à un autre bout de la ville, on distribuait en sourdine deux douzaines de boules de son.

Pour le coup, les purotins, furieux d'être si salement roulés se foutirent dans une sacrée colère....

Colère de mistouffiers, qu'on éteint en pissant dessus !

Les malheureux se foutirent en mouvement avec des airs de tranche-montagne, et ils arrivèrent à pic pour assister au défilé de la clique royale qui, aux trois quarts blindée, s'en allait à la revue.

Le spectacle des beaux équipages, la trogne luisante d'Umberto, au lieu d'exaspérer les pauvres affamés, leur servit de calmant.

Ils se bornèrent à beugler : « Nous voulons du pain ! Nous voulons du travail ! »

Le roi com mençait à avoir la courante, mais quand il vit ces couillons-là si pleutres, il se rasura — et sa liquette ne fut pas embrenée !

Et ce soir-là, — comme la veille, — les pauvres sans-turbin se tapèrent sur le ventre....

A qui la faute ?

Aux Copains

En vue de la prochaine foire électorale est publiée EN PÉRIODE ÉLECTORALE, chaque brochure de Malatesta, traduite pour la première fois de l'italien.

Comme ENTRE PAYSANS, la brochure EN PÉRIODE ÉLECTORALE est sous forme dialoguée ; c'est une virulente critique du suffrage universel ; un socialoet un anarcho discutent et, en une belle vigueur d'argumentation est dépioté le suffrage universel.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE est laissée aux premiers souscripteurs, qui en prendront au moins un cent, à cinq francs le cent.

L'exemplaire, dix centimes.
Adresser les demandes et la galette aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Cette semaine est mise en vente la brochure EN PÉRIODE ÉLECTORALE. Les camarades qui en ont fait la demande la recevront avec le présent numéro.

OHÉ, LES BONS FIEUX

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(AN 106 DU CALENDRIER RÉVOLUTIONNAIRE)

TEXTE. — Ce que je vous souhaite ; Ruminades sur le calendrier ; Dévidage des mois ; Pluie d'étoiles, éclipses et marées ; les Saisons ; le Père Peinard, chanson du populo, avec la musique ; les Cabots de la haute ; le Sabottage ; la Fabrication de l'or et des pierrieres ; l'Inquisition moderne en Espagne ; les Hordes de trimardeurs ; Sergot, poésie ; le Distinguo du « tien » et du « mien » ; A la Caserne, chanson des conscrits, avec la musique ; l'Autorité tue l'amour ; le Pacte de Famin

GRAVURES. — Liberté ! l'Automne ; l'Hiver ; le Printemps ; l'Été ; Rien pour tous, tout pour un (extrait du « Postillon » de Munich) ; le Veau d'or ; le Pédaleur et le Capitalo (extrait de « The Comming Nation », journal de la colonie Ruskin ; l'Inquisition : la noyade, le fouet et le bâillon. Le grillage des chairs, l'arrachage des ongles, l'écrabouillage des parties sexuelles ; Germinal ! Gessler vit encore ! dessin de Rodol ; la Misère en gibus et en redingue ; le Paysan, dessin de A. Willette ; le Mariage moderne ; le Pain cher, dessin d'Herman Paul (extrait du « Cri de Paris »).

PRIMES AU GRAND ŒIL. — SUR LEUR DEMANDE LES ACHETEURS DE L'ALMANACH RECEVRONT PENDANT UN MOIS, LES Temps Nouveaux, LE PÈRE PEINARD.

EN OUTRE, L'ALMANACH CONTIENT UNE INVITATION A L'ŒIL POUR LE THÉÂTRE CIVIQUE.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

BOYCOTTAGE ET SABOTTAGE

Pour vulgariser la double pratique du Boycottage et du Sabottage les membres parisiens de la

La Famine en Italie



Les Boulangers d'Umberto